

*Les remèdes aux plus grandes maladies ne se trouvent pas toujours dans la pharmacie.
(...) Il n'y a jamais eu au monde des sorciers ; mais leur pouvoir a toujours existé par rapport à ceux
auxquels ils ont eu le talent de se faire croire tels.*
Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, 1789-1798 (t. I, vol. 1, chap. I)



Thibault Hazelzet, *Sans titre, Casanova*, 2020.
Transfert sur toile, huile et pastel gras. 195 x 114 cm.
© Thibault Hazelzet - Adagp, Paris, 2020.

« Hôtel Casanova », la nouvelle exposition de Thibault Hazelzet à la Galerie Christophe Gaillard, célèbre le retour de l'été. Placée sous le patronage de Giacomo Casanova, écrivain aux mille masques, tour à tour médecin, soldat, abbé, écrivain public, violoniste, magicien, libertin, joueur, financier, espion, danseur, amant, séducteur, capitaine d'industrie, aventurier..., l'exposition invite à la fête et appelle à retrouver la liberté spontanée, allègre et voluptueuse de l'homme de lettres vénitien.

Peintre, sculpteur, céramiste, photographe, manipulant les matériaux avec alacrité, Thibault Hazelzet renoue cette année avec son premier medium : la peinture. Après avoir présenté des séries de tirages photographiques (*Babel*, 2007 ; *Narcisse, Danaé*, 2008 ; *La Guerre, L'Orage* 2009 ; *Autoportraits, Soldats*, 2011) associés plus récemment à de grandes sculptures (*La Parole des aveugles*, 2012 ; *L'Atelier, Calais*, 2014) prenant une magistrale autonomie (*Demoiselles et Vagabonds*, 2015-2017) et dialoguant avec le dessin et la peinture (comme dans sa

dernière exposition *Mars et la Méduse*, 2017), il présente aujourd'hui un ensemble de peintures et de sculptures de facture nouvelle, donnant ainsi une impulsion remarquable à son travail.

La série *Casanova*, qui rend hommage à l'homme « le plus vivant des vivants » selon les mots de Stefan Zweig, est née d'une hybridation, du croisement vigoureux de la peinture, de la photographie et de la sculpture. « Une orgie de matériaux divers qui permet de créer, par la gêne que cela provoque, le dialogue entre l'œuvre et le regardeur¹ » explique Thibault Hazelzet.

Hybrides, ces nouvelles peintures le sont d'abord par leur technique puisqu'elles incluent la photographie grâce à un procédé de transfert permettant de reporter une image photographiée sur la toile². Progressivement recouverte, l'image est transformée par les interventions de l'artiste au pinceau, au pastel ou au bâton d'huile. Le geste expressif de sa main brouille et abîme la netteté du fond photographique, les effets de matière – par exemple lorsqu'il choisit de laisser apparaître la toile brute ou de montrer que le papier a été arraché par endroits – rappellent l'action, la présence de son corps.

Singularité de cette nouvelle série : elle met en scène le corps de l'artiste, perceptible dans toute son œuvre mais rarement figuré, jouant ici sur un mode plus parodique ses *Autoportraits*. Surtout, elle prend pour décor l'espace même de la galerie, avec certaines des sculptures qui y sont exposées. Ces œuvres sont aussi hybrides par leur sujet, qui mêle réel et fiction, figuration et abstraction. Retravaillant ses photos à l'aide du logiciel Photoshop, assumant les retouches et les montages mécaniques et pixélisés, Thibault Hazelzet démultiplie les niveaux de lecture et confère à ses images une épaisseur, tant mentale – conceptuelle – que sensible.

L'artiste reprend un dispositif qu'il avait inventé en 2012 avec *la Parabole des aveugles et les Bourgeois de Calais* et le complexifie. Il fait dialoguer ses peintures avec certaines des sculptures qu'elles représentent et insère cette fois dans ses peintures l'image du lieu même où elles sont visibles. Ce phénomène de dédoublement interroge le système de monstration des œuvres et le regard que nous portons sur elles, il crée un effet spectaculaire de foisonnement, d'augmentation par degrés, par plans intermédiaires, de la réalité.

La démarche de Thibault Hazelzet est en cela conceptuelle, dans la lignée d'artistes dont l'œuvre serait a priori fort éloignée de la sienne tels Dennis Oppenheim (qui présentait dans un même local la photographie d'une sculpture réalisée dans la nature face à la sculpture elle-même) ou les photographes japonais comme Masaki Nakayama, dont les travaux associant sculpture et photographie ont été présentés récemment à la galerie Christophe Gaillard. Dans un registre plus expressionniste que minimal, où le geste, la chair et le vivant dominant, espaces imaginaires et architectures contemporaines s'imbriquent, objets fictifs et réels s'interpénètrent, créant un jeu de miroirs qui force l'œil à cheminer jusqu'à se perdre dans une multiplication réjouissante – orgiaque ! – des regards.

Comme l'écrit Michel Poivert, le mode opératoire de Thibault Hazelzet est « celui d'un chorégraphe, d'un chef d'orchestre ou d'un metteur en scène qui interprète sa propre création. L'atelier est pour lui la scène première, primale peut-être, à partir de laquelle il orchestre ses rituels³ ». Il y joint désormais la galerie, lieu d'exposition de son œuvre et de la rencontre avec son public.

L'artiste s'y met en scène avec humour et un malin plaisir exhibitionniste, apparaissant la tête masquée et le corps complètement nu à la manière d'un bouffon ou d'un satyre surgissant dans les salles au milieu de ses sculptures. En forme de totems ou « d'autels mystiques », celles-ci sont constituées de briques creuses en terre cuite, éléments géométriques utilisés dans la construction architecturale ou le gros œuvre, et de matériaux divers comme le bois, la céramique ou le tissu sur lesquels se découvrent de petites scènes galantes, des dessins de fêtes ou des phrases amoureuses. Eros est partout, dans les entrelacs de corps monstrueux comme dans les couleurs chair luisant sur l'émail des céramiques, jusque dans le mystère des contrastes d'ombres et de lumière. Thibault Hazelzet, qui donne à l'artiste un rôle d'exorciste ou de chaman, présente avec « Hôtel Casanova » un ensemble inédit d'œuvres chargées d'un *pouvoir énergétique*⁴.

Texte de Armanche Léger.

¹ Thibault Hazelzet, entretien avec Alain Berland, *Mars et la Méduse* (Paris, Galerie Christophe Gaillard, 2017).

² L'artiste colle une photocopie de l'image sur la toile puis en retire le papier pour ne laisser sur celle-ci que l'encre et parfois des lambeaux de papier.

³ Michel Poivert, *Les fantômes photographiques de Thibault Hazelzet*, texte paru dans la monographie: *Thibault Hazelzet, Photographies et Sculptures* (CAP - Centre d'Arts Plastiques, Royan, 2015).

⁴ Alain Jouffroy, *Une révolution du regard, À propos de quelques peintres et sculpteurs contemporains* (Paris, Gallimard, 1964).

*The remedies for the worst diseases are not always found in pharmacy.
[...] There have never been wizards on this earth, but their power has always existed for those whom
they have been able to cajole into believing them such.*

Giacomo Casanova, *History of My Life, 1789-1798* (t. I, vol. 1, chap. I)



Thibault Hazelzet, *Sans titre, Casanova*, 2020.
Transfer, oil and oil pastel on canvas. 195 x 114 cm.
© Thibault Hazelzet - Adagp, Paris, 2020.

Hôtel Casanova, the new exhibition by Thibault Hazelzet at the Galerie Christophe Gaillard, celebrates the return of summer. Under the patronage of Giacomo Casanova, the writer of a thousand masks, now doctor, now soldier, abbot, public letter-writer, violinist, magician, libertine, gambler, financier, spy, dancer, lover, seducer, captain of industry, adventurer... the exhibition invites us to celebrate and calls for a return to spontaneous freedom and the blithe voluptuousness of the Venetian man of letters.

A painter, sculptor, ceramicist, and photographer, manipulating materials with alacrity, this year Thibault Hazelzet has returned to his initial medium: painting. After presenting several series of photographic prints (*Babel*, 2007; *Narcisse, Danaé*, 2008; *La Guerre, L'Orange*, 2009; *Autoportraits, Soldats*, 2011) more recently associated with major sculptures (*La Parole des aveugles*, 2012; *L'Atelier, Calais*, 2014) assuming masterful autonomy (*Demoiselles and Vagabonds*, 2015-2017) and striking up a dialogue with drawing and pain-

ting (as in his most recent exhibition *Mars et la Méduse*, 2017), today he presents an ensemble of paintings and sculptures in a new style, thus giving his work a remarkable new lease on life.

The *Casanova* series, which pays tribute to the man considered “the most alive of living beings” in Stefan Zweig’s words, grew out of a hybridization, an energetic intersection between painting, photography, and sculpture. “An orgy of diverse materials enabling, through the discomfort it provokes, the creation of a dialogue between the artwork and the beholder¹” explains Thibault Hazelzet.

These new paintings are hybrids first and foremost owing to their technique, since they include photography thanks to a transfer procedure allowing a photographed image to be reproduced onto canvas². Progressively covered over, the image is transformed by the artist’s interventions with a paintbrush, pastels, or oil sticks. The expressive gesture of his hand blurs and deteriorates the clarity of the photographic background, and the textural effects – for instance when he chooses to allow the bare canvas to appear or to show that the paper has been torn in places – recall the action, the presence of his body.

The singularity of this new series is that it stages the artist's body, perceptible throughout his work but rarely figured, replaying his *Autoportraits* here in a more parodic mode. Above all, it takes the gallery space itself as a decor, with some of the sculptures exhibited there. These artworks are also hybrids in terms of their subject, which combines reality and fiction, figuration and abstraction. Reworking his photos using Photoshop, accepting retouches and mechanical and pixelated edits, Thibault Hazelzet multiplies the levels of interpretation and confers a density to his images that is at once mental – conceptual – and sensitive.

The artist reworks a concept that he had invented in 2012 with the *Parabole des aveugles* and the *Bourgeois de Calais* and complexifies it. He brings his paintings into conversation with some of the sculptures that they represent and, this time, inserts into his paintings the image of the very location in which they are visible. This layering phenomenon questions the system of display of artworks and the gaze we bring to bear on them, creating a spectacular effect of proliferation, of incremental augmented reality, via intermediary planes.

Thibault Hazelzet's approach is conceptual in this sense, within the tradition of artists whose work is seemingly far removed from his, such as Dennis Oppenheim (who presented within the same premises the photograph of a sculpture created in nature, opposite the sculpture itself) or Japanese photographers such as Masaki Nakayama, whose works associating sculpture and photography were recently presented at the Christophe Gaillard Gallery. In a more expressionist than minimalist register, in which gestures, flesh, and the living world dominate, imaginary spaces and contemporary architectures are interwoven and fictional or real objects meld, creating a play of mirrors that forces the eye to advance to the point of losing itself in a joyous – orgasmic! – multiplication of gazes.

As Michel Poivert describes it, the *modus operandi* of Thibault Hazelzet is “that of a choreographer, an orchestra conductor, or a stage director interpreting his own creation. The studio represents the first – possibly primal – stage for him, from which he orchestrates his rituals.”³ He now joins the gallery, the place of exhibition of his work and of encounters with his audience.

The artist stages himself with humour and mischievous exhibitionist delight, appearing with his face masked and body entirely naked, like a buffoon or satyr suddenly appearing in the rooms among his sculptures. In the form of totems or “mystical altars”, the sculptures are made of hollow terracotta bricks, geometric elements used in architectural construction or public works, and diverse materials such as wood, ceramic, or fabric, on which little gallant scenes can be discovered, drawings of parties or amorous phrases. Eros is everywhere, from the interlacing of monstrous bodies and the flesh-like colours glowing on the enamel of the ceramics, down to the mystery of the contrasts of light and shade. With *Hôtel Casanova*, Thibault Hazelzet – who ascribes to artists the role of exorcists or shamans – presents a new collection of artworks charged with *energetic power*⁴.

Text by Armanche Léger.

¹ Thibault Hazelzet, interview with Alain Berland, *Mars et la Méduse* (Paris: Galerie Christophe Gaillard, 2017).

² The artist glues a photocopy of the image onto the canvas then withdraws the paper, leaving only the ink and sometimes torn strips of paper.

³ Michel Poivert, *Les fantômes photographiques de Thibault Hazelzet*, text published in the monograph: *Thibault Hazelzet, Photographies et Sculptures* (CAP - Centre d'Arts Plastiques, Royan, 2015).

⁴ Alain Jouffroy, *Une révolution du regard, À propos de quelques peintres et sculpteurs contemporains* (Paris: Gallimard, 1964).